

## Prologue

Lorsque je suis sorti ce jour-là, je n’imaginai pas que le reste de ma vie allait se jouer en un instant. Il m’a fallu traverser tant de temps et de souffrances pour arriver à prendre la peine – au sens strict du terme – de fouiller dans ma mémoire et d’oser écrire. Le toubib dit que ça me fera sûrement du bien d’exprimer ce que j’ai au fond de la conscience. Avec ses petites lunettes et son regard froid, il ne donne pourtant pas l’impression de savoir ce que c’est que la conscience.

Ce n’est pas tellement cette journée que je dois décrire, mais toutes celles qui ont suivi, les semaines et les années qui se sont succédé dans le brouillard rouge de la folie et de la mort.

Tout commence néanmoins par cette belle matinée d’automne. J’ai vingt ans et la vie m’appartient ! Je vis encore dans la grande maison en pierre que mes parents ont fait construire avant ma naissance sur cette colline boisée d’où l’on domine toute la vallée. Le travail de mes parents nous procure des revenus très confortables et sans être un enfant gâté, je ne connais que peu de limites à mes envies. Toute mon enfance s’est passée là, dans cette banlieue chic de Paris. Un long rêve, ininterrompu, m’a conduit des jeux de l’enfance à une adolescence turbulente mais innocente. Cette période de ma vie est un rayon de soleil qui perce le feuillage d’un grand chêne pour venir caresser doucement ma joue, alors que je suis allongé sur la mousse, un soda frais à portée de main, des amis jouant sur la pelouse toute proche...

Ce 28 septembre, je me réveille avant la sonnerie de l'alarme, car je suis impatient de prendre ma voiture pour aller en ville : c'est mon premier jour à la fac'. Une nouvelle vie m'attend, faite d'un peu de travail, de beaucoup d'indépendance, de fêtes, et plus tard, bien plus tard, d'une carrière que j'imagine brillante dans une multinationale. Ma scolarité brillante laisse présager le meilleur à ma famille et le seul regret de mon père est que je n'aie pas choisi la médecine comme lui...

Mon petit-déjeuner est vite expédié et je file rapidement au garage retrouver mon petit jouet favori : pour mes vingt ans, mes parents m'ont offert une BMW noire presque neuve. Un des derniers modèles, d'autant plus élégant qu'il est sorti avant que la loi sur la protection des piétons n'oblige à ceinturer la caisse d'un horrible plastique de protection ! Autant dire que je fais sensation avec et que mes sorties sont bien plus fructueuses ces derniers temps... même si je n'ai pas à me plaindre de mon physique.

Je me glisse à l'intérieur, savourant le chuchotement du cuir pleine fleur. Je programme ma destination et je choisis un itinéraire rapide : pas question d'arriver en retard. Edgar – je n'ai pas résisté au plaisir d'appeler ainsi l'ordinateur de bord, mais il m'en veut un peu – acquiesce de sa voix distinguée et nous propulse dans la circulation dense du Lundi matin. Sans me vanter, je crois pouvoir dire que je m'y connais en programmation de chauffeur : Edgar se faufile comme personne, double avec audace mais sans agressivité, et il me dépose avec un peu d'avance devant les vénérables immeubles de la Sorbonne.

Ma première journée se passe on ne peut mieux. Je me trouve dans un groupe d'étudiants très agréables – et d'étudiantes fort attirantes – mes professeurs sont parmi les meilleurs dans leur domaine, et le programme qu'on nous a fourni ne semble pas insurmontable... Il paraît que

ça se corse après la première année ! J'imagine que ce Lundi va se clore aussi bien qu'il a commencé : Edgar est programmé pour me récupérer vers 19 h 00, ce qui me laissera le temps d'aller boire un verre avec mes nouveaux « confrères ». Je me réjouis d'avance à l'idée de poursuivre la conversation avec Illéa, une charmante brune au corps musclé, dont la démarche souple de danseuse me donne des frissons.

Mais le destin en avait décidé autrement ce jour-là. Nous marchions dans la rue sans but précis, par petits groupes, échangeant nos impressions. La foule compacte qui se pressait sur les trottoirs ne nous gênait même pas : nous étions les maîtres du monde, et nos rêves nous portaient au-dessus des centaines d'humains qui arpentaient les mêmes pavés que nous. Eric, un grand type un peu bizarre, connaissait un petit bar très sympa dans lequel il proposa de nous amener. C'était juste à côté, dans une ruelle un peu « off » comme il disait, mais bien fréquentée. Il faut bien admettre que la mode à cette époque était de fréquenter des milieux marginaux, et beaucoup d'établissements très corrects s'étaient adaptés en se donnant une apparence adéquate... Une grande chaîne de restaurants s'y était même essayée avec succès. Nous pensions donc tomber sur un bar faussement « underground ».

Les noms des rues que nous traversions pour nous y rendre ne me disaient rien, et les bâtiments décrépits, les véhicules archaïques et l'apparence de la population ne me disaient rien qui vaille. Je n'avais pas vraiment l'habitude de me rendre dans la cité elle-même – j'en pris conscience de façon encore plus criante. Je me considérais pourtant comme quelqu'un d'ouvert, j'avais lu les grandes œuvres des démocrates de tout temps, et je m'étais souvent dit que notre monde donnait à chacun la place qu'il pouvait obtenir en fonction de ses capacités. A ce moment-là, dans ces

rues étroites et sales, devant ces murs couverts de graffitis, je commençais à m'interroger.

Cependant, l'ambiance bon enfant de notre petite troupe ne semblait pas souffrir de ce changement de décor et nous arrivâmes bientôt dans ce fameux café : le Star's End... tout un programme. Je vis tout de suite que je m'étais trompé : c'était bien un authentique bouge, mal fréquenté par une faune de candidats au départ vers l'espace qui n'avaient pas pu accomplir leur rêve. Seul le patron, qui connaissait bien Eric, avait voyagé : Mars, les astéroïdes, Jupiter... Un vrai baroudeur. L'ambiance était lugubre à souhait, le plafond bas, la fumée épaisse, les habitués avachis sur de mauvais tabourets, lisant la gazette du PMU ou refaisant le monde. Mes nouveaux amis étaient tous des « vrais » parisiens, et ils ne se montrèrent pas du tout choqués par cet établissement. Même John, avec son air d'aristocrate pincé, semblait dans son élément.

Je me détachai des conversations pour contempler la décoration baroque : un comptoir en bois hors d'âge, quelques tables pudiquement recouvertes de nappes à carreaux, des chaises toutes différentes... et surtout, des posters représentant les différents voyages du propriétaire des lieux. Les photos délavées, aux bords déchirés, tenaient par miracle aux murs gris. Elles avaient pourtant une sorte de magnétisme : il s'agissait sûrement de véritables photos prises dans l'espace ; des lunes, des amas de rocs, les collines de Mars, une station orbitale... Les histoires fantastiques de mon enfance remontaient à la surface avec leurs héros au grand cœur, leurs monstres étranges, les batailles homériques dans le vide interstellaire.

Le tenancier dut s'apercevoir de mon intérêt pour ses images et il me fit signe de m'approcher. Quittant à regret la sécurité imaginaire de mon groupe, je me levai et m'avançai vers le bar.

— Alors, mon p'tit, t'admire la collection ?

— Euh... Oui. Ce sont de belles photos. Vous les avez prises vous-même ?

— Ah, pour sûr ! Et ça m'en a pris, des années, pour rassembler tout ça. Trente-deux ans d'espace. Dans la Flotte 14, j'étais. Et je peux te dire que c'est encore plus beau quand on est sur place. Sauf quand tu te fais canarder bien sûr. Mais ça m'est pas arrivé trop souvent !

Il ponctuait son discours de grands gestes, grimaçait et souriait tout à la fois. C'était un homme d'une soixantaine d'années, très robuste en apparence. Son cou et ses épaules étaient particulièrement larges. Ses cheveux entièrement blancs étaient coupés ras, comme les militaires. Ses yeux surtout m'impressionnaient : ils étaient si noirs que je ne distinguais pas la limite de la pupille. Ils me fixaient intensément, me mettant vaguement mal à l'aise.

— T'as pas le profil de mes clients habituels, toi. T'es avec ce grand con d'Eric ?

— Oui. Il nous a dit que votre bar était sympa.

— Tu t'attendais pas à ça hein ? C'est sûrement pas le genre de troquet que tu fréquentes d'habitude. Ça te plaît ?

— Ben, franchement... C'est assez décalé comme style, chez vous.

J'espérais ne pas l'avoir froissé. Je pense qu'il aurait pu me briser le cou d'une main ! Mais quelque chose dans mon caractère m'a toujours poussé à la franchise. Il hoqueta plusieurs fois en baissant la tête, ce qui devait être sa façon de rire...

— Décalé ! C'est la première fois qu'on me la fait celle-là... T'as l'air bien sympa, toi. Qu'est-ce que tu fais de beau dans la vie ?

— Je rentre à la fac. Je veux faire du droit.

— C'est bien ça. Connaître son droit, ça sert partout. Tu pourrais faire carrière dans les colonies alors... C'est la vraie vie, là-haut ! Quand t'as des thunes en tout cas. Tu

devrais y penser : avec les primes de départ et tout ça, y en a qui font vite fortune.

— Ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu, vous savez.

— Réfléchis deux secondes : tu fais un voyage d'un ou deux mois sur un paquebot de ligne, t'es traité comme un prince et quand t'arrives sur ta base, t'es le roi du pétrole. Un appart spacieux, tous les services, le week-end, tu fais des sorties *deep space* ou tu visites la lune d'à côté. C'est mieux que dans les livres, crois-moi.

Il me disait ça en regardant au-dessus de ma tête, l'esprit perdu dans ses souvenirs de voyage. Son sourire me laissait supposer qu'ils étaient plutôt bons. Pourtant, les Flottes Militaires n'étaient pas réputées pour être des camps de vacance ! Il avait néanmoins réussi à piquer ma curiosité. Mes rêves de gosse n'attendaient que ça pour revenir m'aiguillonner. De toute façon ils n'étaient pas enfouis très profondément ! Je m'imaginai pilotant un petit yacht privé dans les champs d'astéroïdes ou débarquant dans une station orbitale pour régler d'importants litiges entre des conglomérats rivaux.

Le barman dut s'apercevoir qu'il m'avait projeté dans le monde des songes. Son sourire se fit rictus et ses yeux plongèrent dans les miens :

— Toi, tu devrais sérieusement réfléchir à mon idée ! Je ne répondis pas, aussi il poursuivit : Ecoute, je connais quelqu'un à l'Amirauté qui pourrait te tuyauter sur les *Space Academies*... Tu pourrais même faire tes études là-haut ! Enfin, si tu es retenu, parce que c'est sélect ! Tiens, justement j'ai sa carte sous le comptoir.

Il me tendit une carte immaculée, frappée du logo de l'amirauté, avec un nom écrit en majuscules : Lt PAUL STRAUSS. Les coordonnées figuraient en caractères plus petits, en bas. Je me rappelle cette carte comme si je la tenais encore dans les mains. Sans que je le sache, le cours

de mon existence venait de changer. Ce petit rectangle blanc était la marque de mon destin.

Je remerciai distraitement le barman et je regagnai les tables où mes amis s'étaient installés. Je me rappelle confusément la fin de cette journée. J'étais détaché de la réalité. Nous avons dû rester un peu dans ce bar puis regagner ensemble l'université. Edgar m'attendait et je rentrai chez moi. En roulant dans l'obscurité grandissante, je ne pouvais m'empêcher de contempler le ciel. Derrière la brume urbaine et les nuages, j'entrevois les planètes dans leur majestueux ballet, l'espace sillonné de vaisseaux élancés, les grandes bases de la Lune, de Mars, telles que je les avais vues en film...

Je n'avais jamais eu de projet d'avenir bien construit. Du moins pas au sens où je l'entendais : devenir un obscur juriste perdu au 115<sup>e</sup> étage du siège de la *World Company* ne peut sûrement pas être considéré comme un « projet d'avenir » ! Alors que devenir expert en droit interplanétaire et gagner des fortunes en vivant sur des mondes étranges, voyageant sans cesse d'un bout à l'autre du système solaire... ça c'était un projet !

Cette nouvelle idée me tarauda pendant des semaines. Mon entourage vit bien que quelque chose ne tournait pas rond, mais sans pouvoir en définir la nature ni la cause. Je mangeais peu, j'étais distrait, je ne sortais plus, et même à l'université je n'arrivais pas à m'intégrer vraiment. Alors que j'avais toujours réussi brillamment, mes résultats du premier semestre furent très moyens.

Noël arriva. Comme chaque année, nous nous retrouvions tous en famille dans notre chalet dans les Alpes. Il n'y avait pas du tout de neige cette année-là, et les températures ne permettaient même pas d'utiliser les canons à neige. Autant dire que cela eut un impact très négatif sur mon humeur... J'étais pourtant de ceux qui apprécient cette période de fête, d'ambiance chaleureuse et de ca-

deaux échangés. Mais mon travail intérieur arrivait à son terme, et je sentais qu'il allait me falloir en parler. L'occasion était toute trouvée, puisque tous mes proches seraient là. Je redoutais pourtant ce moment car je ne doutais pas qu'il causerait un certain choc. Plus que tout, je craignais un refus.

Mais je fis preuve de courage, ce qui n'était pas forcément ma première qualité à cette époque, et le soir de Noël, devant toute ma famille réunie, je demandais à prendre la parole, chose pour laquelle je n'étais pas non plus très doué. J'ai du mal à me souvenir avec précision de mes paroles. Je sais que j'ai parlé de vocation, d'avenir tout tracé, de véritable changement dans ma vie, que j'ai présenté les choses sous leur meilleur jour... En gros, j'ai expliqué que je voulais tenter ma chance dans une Académie Spatiale et que j'avais déjà pris rendez-vous avec un recruteur, ce qui était absolument faux. J'espérais seulement que cela rendrait mon choix irréversible en apparence.

A ma grande surprise, il n'y eut pas d'éclats de voix, ni même de réelle surprise de la part de mes parents. Je crus même voir briller une lueur de fierté dans les yeux de mon père. Les carrières spatiales étaient très courues et réservées aux meilleurs : le seul fait que j'ose envisager de passer les sélections devait lui sembler un exploit !

Nous avons parlé longtemps ce soir-là ; chacun a donné son avis, rapporté qui un témoignage, qui un article qu'il avait lu. Je me détendis peu à peu, voyant que mon choix était adopté à l'unanimité. Même mon frère, d'habitude si caustique à mon égard, semblait impressionné et ne tarissait pas d'éloges. Quand je me couchai, bien après le passage de Santa Claus, je ne réussis pas à m'endormir.

Dès notre retour à Paris, dans la grisaille, la pluie et le vent, je me dépêchai de prendre rendez-vous avec le Lieutenant Strauss. Lorsque son visage énergique apparut sur

l'écran du téléphone, je ne pus m'empêcher de ressentir de l'admiration pour lui. Son ton calme, ses encouragements et les nombreuses explications qu'il me donna renforcèrent cette impression. Avant de le rencontrer au port d'Orléans, je me jetais sur tous les sites du Net qu'il m'avait indiqués. Lorsque j'arrivais, j'en savais presque autant que lui – ou du moins je le croyais...

Le port n'était qu'à une heure de chez nous, et le bloc administratif de la base militaire était situé juste à l'entrée. Ce n'était pas la première fois que je venais. J'avais notamment accompagné mon frère quand il était parti faire son service sur ISS 7. J'avais vu décoller son orbiteur et j'avais eu du mal à croire que cette espèce d'avion allait le conduire dans l'espace. J'avais appris alors que les vaisseaux interplanétaires étaient bien plus impressionnants mais qu'ils ne pourraient pas s'arracher à l'attraction de la Terre. Les images qu'il m'avait envoyées de la station me l'avaient confirmé : les immenses chantiers de construction entourant la station hébergeaient des cargos de plusieurs milliers de tonnes auprès desquels les remorqueurs et autres sloops ressemblaient à des insectes.

Après avoir laissé ma voiture au parking, une navette me transporta jusqu'au bâtiment C-12, juste à côté du terminal principal : c'était un élégant cube de verre légèrement teinté, entouré d'une pelouse impeccable et de petits arbres d'ornement. Une allée de graviers blancs menait à la porte métallique près de laquelle un soldat en tenue de parade se tenait, immobile, sous le crachin. Les couleurs de l'Amirauté flottaient au bout d'un grand mât, et on retrouvait sur la porte le motif stylisé et la devise de la prestigieuse institution. Un appareil décolla d'une piste au loin et se perdit bientôt dans les nuages bas. J'approchai de l'entrée. Le garde me salua, prit ma carte de convocation et l'inséra dans son lecteur portatif. Il me fit un grand sourire en me souhaitant la bienvenue à l'amirauté et la porte s'ouvrit dans un chuintement discret.

Je pénétrai dans un vaste hall joliment décoré. Le sol de marbre, le mobilier en bois et métal forgé, les plantes vertes... on se serait cru dans une grande banque ! Je me dirigeai vers le comptoir d'accueil où une hôtesse splendide en uniforme m'accueillit avec bonne humeur avant de m'inviter à m'asseoir. Mon interlocuteur était prévenu de mon arrivée et n'allait pas tarder. J'étais un peu tendu en arrivant, mais je me sentais beaucoup mieux maintenant : j'avais imaginé des locaux lugubres, des vigiles patibulaires et rigides... Mes a priori avaient volé en éclats.

Le lieutenant Strauss – appelez-moi Paul – arriva une minute après et me conduisit à son bureau. Les locaux étaient à l'image du hall d'accueil : vastes, lumineux, beaux et fonctionnels. Il m'invita à entrer dans son bureau. Je m'assis dans un des lourds sièges entourant une épaisse table ronde en bois clair. Il s'installa près de moi. La première impression que j'avais eue se confirma tout de suite : il était grand, ses muscles saillaient sous sa tenue impeccable, tout son corps respirait la puissance. Il semblait être sur le qui-vive, et pourtant son visage aux traits fins respirait la douceur. Je n'arrivais pas à le cataloguer, mais il inspirait la sympathie et la confiance. Je n'ai jamais été très fin psychologue...

Nous parlâmes tout d'abord à bâtons rompus de mes études, de mon cursus, il me questionna sans relâche sur mes hobbies, mes centres d'intérêt, enchaînant des questions sur mes opinions politiques et sur mes petites amies. Le ton était celui de la conversation, comme deux vieux amis qui ne se seraient pas revus depuis longtemps. D'ordinaire peu bavard, je fis de mon mieux pour lui donner le maximum d'informations sur moi. Il m'expliqua que cela l'aiderait à déterminer la suite à donner à mon orientation. Au bout d'une bonne heure, une militaire entra avec des cafés et nous fîmes une petite pause. En fait, la discussion continua, informelle. Strauss ne notait rien mais son portable était en fonction et ne devait rien perdre de